

FEMME-ENFANT, ENFANT-FEMME: UN SYMPTÔME FIN-DE-SIÈCLE?

LA PERVERSION DU FÉMININ DANS LA SOUS-CULTURE POPULAIRE DES 'CHILD BEAUTY PAGEANTS' AUX ÉTATS-UNIS ET DANS LES RÉCITS DÉCADENTS DE LA FRANCE

Autant que le meurtre scandaleux de JonBenet Ramsey, ce sont les circonstances particulières entourant la mort de la jeune reine de beauté du Colorado qui ont suscité l'intérêt du public. On le sait, le crime encore non-résolu est relié à l'univers singulier des concours de beauté pour enfants auxquels JonBenet, Mini Miss Colorado, avait régulièrement participé.

Ces concours, peu publicisés avant le meurtre, sont devenus à l'heure actuelle, l'objet d'une préoccupation publique comme en témoignent les nombreux articles de magazines et émissions télévisées qui portent sur ce sujet. On dit que 200.000 fillettes, âgées de 2 à 6 ans, participent chaque année à quelques 3000 concours de beauté organisés aux États-Unis par des agences spéciales.

Ces chiffres surprenants signalent qu'il s'agit d'une activité fort répandue qui devrait être analysée de plus près. Comme le précise un article paru dans *Elle* français (avril 1997), 'selon les sociologues américains, le phénomène ne touche pas les grandes villes, mais surtout le sud du pays, et plus particulièrement les milieux réactionnaires, religieux, obsédés par la starification'. Tous peuvent y tenter leur chance: 'nourrissons, enfants, adolescents, en grande majorité des filles, en très grande majorité des Blancs' (p. 80).

Chaque week-end, on fait parader ces petites filles (dont certaines ont à peine quatre mois), coiffées, maquillées, toilettées, devant les juges et les spectateurs. Les concours sont une activité très coûteuse: les frais d'inscription peuvent atteindre \$1000, et si on ajoute les dépenses pour les costumes et les accessoires, les séances de bronzage artificiel, de maquillage et de coiffure, les leçons de chant et de danse, on peut en déduire qu'il faut beaucoup d'argent pour y participer. Pourquoi donc ce spectacle coûteux attire-t-il tant de participants? Est-ce le rêve parental de voir leur enfant remporter un jour le titre suprême de Miss America, ou est-ce le leurre pécuniaire qui entraîne les familles à exhiber ainsi les bambins?

Dans le journal *Marie-Claire* français (février 1997), la photo de deux reines de beauté de trois ans a capté notre attention. Ces bébés montrent avec fierté leurs trophées associés à des récompenses lucratives: chèque de \$500 à \$10 000; voyages, voitures, bourses de scolarité, et même une couronne de saphir pour la 'reine suprême'. Mais spécifions qu'avant de toucher leur récompense, ces reines de beauté, selon leur

catégorie d'âge, auront dû passer par plusieurs étapes avant d'être sélectionnées pour la finale du concours.

En plus des épreuves en costumes, les petites filles doivent participer à l'épreuve de beauté du visage et au test d'aisance où elles chantent, dansent ou jouent la comédie. Tout est étudié: le regard des lauréates, en direction des juges ainsi que les gestes calculés et parfois d'une coquetterie provocante. Ainsi, rien n'est laissé au hasard dans la course au trophée. Ce dressage sévère auquel les enfants sont soumis est, en partie, réminiscente de l'éducation des filles bourgeoise au siècle dernier.

Il y a cent ans, pour que la jeune fille se distingue de la fille du peuple, elle avait dû apprendre à jouer au piano et se comporter en petite poupée adulte. Néanmoins, si l'ambition d'améliorer le statut social est toujours à l'oeuvre, l'instruction à laquelle les enfants sont soumises rappelle plutôt le dressage d'animaux de cirque, où chaque numéro est répété à maintes reprises jusqu'à la perfection de chaque détail.

La série de photos qui ont accompagné les reportages du meurtre de JonBenet dans le magazine *Newsweek* (20 janvier 1997), sont très révélatrices des caractéristiques de ces concours spéciaux. Ces photos montrent JonBenet maquillée, la chevelure coiffée en boucles abondantes, accoutrée d'une toilette 'western style' qui accentue d'une façon suggestive ses seins minuscules, ses petits pieds chaussés de talons hauts. Les poses prises par JonBenet illustrent en fait une parodie de la sexualité adulte; plus encore, ce spectacle de mauvais goût se signale comme un anachronisme car il remet sérieusement en question les progrès des féministes concernant la nécessité pour les filles d'être plutôt que de paraître.

Selon un article de *Paris Match* (27 février 1997), les parents de JonBenet, premiers suspects du meurtre, sont jugés coupables d'avoir transformé une petite fille de 6 ans en poupée Barbie; d'avoir volé l'enfance de leur fille et, enfin, ce qui reste à prouver, de lui avoir volé la vie. Dans la presse à sensation, le père est accusé d'avoir forcé sa fille à commettre des actes incestueux et à poser comme modèle pornographique. Est-ce que ces accusations nous permettent ainsi d'établir un lien entre les concours de beauté pour enfants et le 'kiddie porn', dont la dissémination par toutes sortes de média est devenue épidémique?

Interpellés, les membres du jury de ces concours et les parents des participantes s'empressent de défendre cette activité en la présentant comme respectable, et en lui attribuant une valeur éducatrice. Selon eux, les enfants apprendraient l'estime de soi et le goût de la compétition dès l'âge tendre, qualités nécessaires pour réussir dans la vie. Alors que les organisateurs et les participants font croire qu'il s'agit d'une compétition légitime, et même avantageuse pour le développement de leurs enfants, et nient avec véhémence toute connexion entre les concours de beauté et la pornographie, beaucoup d'experts - sociologues, psychologues et féministes, condamnent ce genre d'activité. Comme l'affirme Françoise Ducout (*Elle* français, avril 1997), plusieurs des agences font actuellement l'objet d'enquêtes judiciaires pour exploitation abusive d'enfants.

Selon la psychologue américaine Dee Henoch:

la sexualisation des enfants, la façon dont on traite, expose publiquement leur corps, constitue une grave atteinte à l'enfance; elle permet aux parents, et surtout aux mères, de réaliser leurs rêves de gloire et d'évoluer dans un monde totalement irréel. (p. 80)

Comme le suggère Henoch la mise en spectacle d'une petite fille transformée en femme fatale soulève plusieurs questions fondamentales quant à l'érotisation du corps enfantin et à l'univers irréel de ces concours de beauté.

C'est en revenant à un paradigme typiquement *fin de siècle* que l'on peut montrer les parallèles qui existent entre le personnage-type, femme-enfant, tel qu'il se présente dans les récits décadents de la fin du dix-neuvième siècle, et le phénomène de l'enfant-femme, traité ci-dessus. Le type de femme-enfant et ses variantes, très à la mode dans les arts *fin-de-siècle*, et celui d'enfant-femme, mini-reine des concours de beauté actuels, phénomène de la sous-culture populaire, ont beaucoup en commun, car ils incarnent tous deux le goût extrême de l'artifice.

Parallèlement à cet artifice, notre problématique relève donc de l'analyse du mythe de la beauté, tel qu'il a circulé il y a cent ans et tel qu'il circule toujours à la fin de ce siècle. L'étude *The Beauty Myth* par Naomi Wolf (1990) montre à quel point le mythe de la beauté auquel s'identifient les femmes, sert aussi à les emprisonner. A l'instar de Wolf, nous pourrions dire que les mères de ces petites filles qui participent aux concours de beauté sont des prisonnières de ce mythe. Comme l'auteur le spécifie, en dépit de l'émancipation des femmes, c'est toujours le regard mâle qui constitue et établit la norme esthétique et influe sur la position de la femme dans la société. Alors qu'elles participent à la vie publique, la libération des femmes et tous les progrès qu'elles ont fait sur le plan de l'égalité, sont brutalement remis en cause par un autre esclavage, celui que représente le mythe de la beauté. Ce dernier, créé et perpétué par une immense industrie de beauté à laquelle la femme contemporaine ne peut guère se soustraire - les médias, la chirurgie esthétique, les cliniques de régime, les cures de rajeunissement, etc. - opèrent sur le corps féminin une prise immédiate.

La beauté féminine, telle qu'elle est construite et imposée par les institutions sociales, fonctionne donc comme moyen efficace d'ôter à la femme sa confiance en elle, même si elle a du succès dans d'autres domaines de sa vie. A lire les magazines destinés aux femmes, on se rend compte que deux thèmes principaux en remplissent toujours les pages: sa beauté et sa sexualité.

A la lumière de l'inondation de conseils concernant la beauté et la vie sexuelle parfaites, comme garant absolu de bonheur, il est donc peu étonnant que les concours de beauté pour enfants occupent une place importante dans la société américaine. De

plus, l'érotisation précoce du corps enfantin semble, en partie, refléter les préoccupations des mères, qui elles, ont intériorisé ce mythe de la beauté. Puisque la beauté est synonyme de jeunesse, la femme-enfant renvoie au culte de tout ce qui caractérise paradoxalement cette jeunesse: la chasteté, la pureté, le naturel, la spontanéité; enfin, tout ce qui n'est pas encore taché et contaminé par l'expérience, le vieillissement et la socialisation. Pourtant, son inaccessibilité même la rend d'autant plus désirable, et le paradoxe est que la conquête sexuelle d'une vierge promet des délices au-delà de l'ordinaire.

Dans le mythe que l'on a construit sur cette pureté, une fois déchaînée, la sexualité précoce pourrait satisfaire les fantasmes du désir masculin, comme on a pu le voir à l'oeuvre dans le film de J.J. Annaud, *L'Amant*. Ainsi, l'enfance, le pôle extrême de la jeunesse, constitue le point zéro d'où rêver la beauté féminine, une sorte de table rase qui permet la création d'une féminité parfaite.

A première vue, la femme-enfant, figure préférée dans les récits fin-de-siècle (Maeterlinck, Huysmans, Bourget, Bourges, Lorrain, Rachilde) semble fonctionner comme une représentation paradoxale, puisque l'enfant incarne tout ce qui fait référence au naturel. Mais, en tant que construction esthétique où l'érotisme est toujours connoté, la femme-enfant symbolise à la fois la nostalgie de l'enfance/innocence perdues et la perversion. Décrivons, ici quelques exemples de ce personnage-type, qui s'avère d'ailleurs un retour monotone au même portrait de féminité enfantine dépravée. Ce type de féminité est le favori de Paul Bourget qui s'exalte dans la description de ses traits délicats et de sa bonté angélique. Par exemple, Charlotte du *Disciple* y correspond parfaitement:

Tout dans sa physionomie était délicatesse, effacement, demi-teinte, depuis la nuance de ses cheveux châains, jusqu'à celle de ses prunelles, d'un gris un peu brouillé, dans un visage ni trop pâle ni trop rose. (p. 186)

A ce type angélique est souvent superposé celui de 'l'animale', fillette perverse et dépravée aux appétits de nymphomane, telle Nana, pré-adolescente (*L'Assommoir*, 1877) qui est d'une part décrite comme 'bonne fille' gaie, belle et pleine d'une bonté naturelle; d'autre part, comme fille vicieuse, garce initiée aux débauches à un âge tendre, qualifiée de 'vaurienne finie', 'les yeux déjà pleins de vice' quand elle n'avait que dix ans (RM, II, 1662). Dans la même veine, Ellen du roman éponyme de Jean Lorrain combine en son personnage les traits de la jeune fille vierge d'une extrême fragilité et ceux d'une femme fatale apprivoisée comme le suggèrent les attributs, tels 'svelte juvénile', 'grâce alanguie de fleur de luxe' et 'fleur de serre'. Mentionnons également le portrait que Maurice Barrès a brossé de Bérénice dans *Le Culte du moi* (1891). Bien qu'étant une prostituée, Bérénice n'a pas été corrompue par la mauvaise société parce qu'elle représente l'instinct, la nature et l'inconscience qui ne sont pas immoraux mais amoraux. Pour Philippe, le héros du 'Jardin de Bérénice', sa protégée

possède l'énergie inconsciente de l'histoire et de la gloire de la France. Ayant passé ses premières années de sa vie au musée du roi René, elle avait absorbé l'histoire de France comme une éponge:

C'est un instinct commun à toutes les jeunes civilisations, à toutes les créatures naissantes, et fortifié en Bérénice par les panneaux religieux du roi René, de croire qu'une intelligence supérieure, généralement un homme âgé, ordonne le monde. (p. 274)

Bérénice, à la fois femme-animale, dominée par sa sexualité (Philippe l'appelle 'la petite secousse'), et jeune fille pure, vouée à la mort, symbolise le déclin de la France. Son corps enfantin est donc simultanément érotisé et asexué par sa fonction allégorique même.

Soulignons que la femme-enfant dans ces textes, comme héroïne des intrigues aussi banale et phthisique que leur personnage, manque souvent d'élan vital, figure passive et lasse qui souffre de la vie. Comme Elimir Bourges a écrit à propos de Claribel (*Le Crépuscule des Dieux*, 1895), âgée de 10 ans: 'Singulière petite fille, espèce de monstre charmant comme en produit le déclin des races, l'esprit affiné, et le corps débile' (p. 46). Ces exemples servent à illustrer l'ambiguïté et la polysémie de la femme-enfant et soulignent la fonction représentationnelle qui lui est accordée dans notre culture.¹

En fait, tout ce qui a caractérisé sa représentation dans les récits décadents est encore exacerbé dans la culture populaire nord-américaine d'aujourd'hui, comme le prouve l'extrême artificialité des représentations, liées à la sexuation du corps enfantin. Son personnage pourtant androgyne vacille, grâce à l'artificialité, entre l'angélique et le démoniaque et s'inscrit dans le mythe de la femme fragile/femme fatale, archétypes complémentaires qui sont souvent superposés dans l'imaginaire collectif.² Comme l'a si bien montré A.E. Carter (1958), cette tendance fondamentale à l'artificiel constitue un trait déterminant de la littérature décadente de la fin du dix-neuvième siècle en France et en Europe.

Alors qu'au siècle dernier, cette préférence pour l'artifice - réaction contre le culte de la nature du Romantisme - était restreint à un cercle d'intellectuels et d'artistes, aujourd'hui, l'artifice fait partie intégrante de la culture de masse, ayant un impact

1. Dans les arts et dans les média actuels, le corps féminin est très souvent utilisé pour personnifier des qualités abstraites comme l'indique sa fonction allégorique dans tous les domaines socio-culturels. Selon Wolf, ces personnifications contiennent un élément didactique très puissant parce qu'elles concrétisent ces valeurs pour le public.

2. Mario Praz (1967) analyse d'une façon exhaustive la prédominance de la 'femme fatale' à partir de l'époque romantique jusqu'à la fin du siècle. Toutefois, il n'a pas tenu compte du type complémentaire, aussi fréquent, de la femme angélique et délicate. C'est grâce à Ariane Thomalla (1972) que la figure de la 'femme fragile' a été déterminée en tant que type homogène.

énorme sur la vie quotidienne. Si l'écriture décadente peut être comprise comme une réaction anti-bourgeoise, anti-mercantile, le goût du pervers a aujourd'hui perdu sa valeur subversive.

Tout au contraire, à la fin du siècle actuel, ces mêmes moyens de pervertir la nature sont devenus la marque particulière de la petite-bourgeoise et de l'extrême capitalisme, puisque le consumérisme ne peut être florissant que dans une transformation radicale du naturel. Pensons au rôle des médias, de l'informatisation et des sciences génétiques pour effectuer ces transformations, et, la beauté artificielle fait partie intégrante de cette problématique. Aujourd'hui, grâce aux médias et aux magazines pour femmes, lesquels cherchent d'abord à faire des profits, nous sommes inondés d'images de beauté féminine qui nous forcent à former notre sens d'identité et la façon dont nous jugeons notre apparence. Le corps féminin peut être compris comme substrat sur lequel sont projetées des valeurs qui, si elles ne sont pas toujours articulées d'une manière consciente, relèvent en fait d'un système d'échange des plus brutaux.

Femme-enfant/enfant-femme: Si nous tenons compte du mythe de la beauté qui soutient cette figure de la féminité, nous pouvons conclure, qu'elle est symptomatique d'une fin de siècle et d'un mal du siècle. Comme nous l'avons montré, la femme-enfant, en tant que figure nostalgique, renvoie à la fois au paradigme femme-nature/femme-contre-nature. D'un côté elle est complice de la nature et possède ses secrets puisqu'elle est encore intouchée; de l'autre, elle signale par sa morbidité, le déclin d'une nation et la dégénérescence de l'aristocratie, du moins comme on le croyait au XIX^{ème} siècle. Quant à sa fonction libidinale, elle incarne le refoulement de la sexualité par déplacement dont le sado-masochisme est symptomatique.

Toutefois, le problème de la perversion se pose d'une façon différente aujourd'hui, puisque la société est beaucoup plus ouverte envers la sexualité féminine. En même temps, cette libération a subi une répercussion ou 'backlash' en étant exploitée par et sur le marché. Contrairement à la femme-enfant du XIX^{ème} siècle, l'enfant-femme de la fin de notre siècle actuel est pervertie par le mercantilisme absolu. Ainsi, à regarder les publicités, la beauté féminine incarnée par des pré-adolescentes frôle souvent la pornographie. Tandis qu'au siècle dernier, la femme-enfant était érotisée d'une manière plus indirecte, par allusion et langage suggestif, aujourd'hui, elle fait l'objet d'une concupiscence beaucoup plus directe et brutale comme l'indique par ailleurs le commerce florissant du 'kiddie porn'.

Dans une société où toutes les valeurs sont soumises aux lois du marché, processus encore accéléré par la technologie, le concours de beauté pour enfants ne représente qu'un cas extrême de réification, où le corps enfantin est réduit à une marchandise, comme c'est le cas pour la prostitution infantine au Tiers Monde. Si, en fin de compte, la réification et la perversion marquent l'image de la femme-enfant/enfant-femme, toutes les tendances déjà annoncées il y a cent ans, sont toutefois poussées au paroxysme dans notre fin-de-siècle. Alors que le phénomène est resté le même,

l'idéologie sous-jacente à cette représentation du féminin a subi une transformation radicale et très inquiétante. A l'esthétisme et au goût du morbide des décadents, s'est substitué celui du consumérisme de la petite bourgeoisie actuelle, consumérisme, dont l'immédiateté est pathologique. C'est cette sexualité accélérée, ouvertement offerte, éminemment consommable, complètement artificielle chez une petite fille de six ans qui reste la marque la plus bouleversante et la plus interpellante de cette immédiateté de la fin des années quatre-vingt dix, de notre propre décadence.

RUTH SCHURCH-HALAS

University of Toronto

RÉFÉRENCES:

- Adler, Jerry, 'The Strange World of JonBenet', *Newsweek*, 20 janvier 1997, pp. 43-47.
- Annaud, Jean-Jacques, *L'Amant*, Adaptation filmique de Marguerite Duras, *L'Amant*, 1993.
- Barrès, Maurice, 'Jardin de Bérénice', *Le Culte du moi*, Paris: Union Générale d'Éditions, 1986.
- Barthes, Roland, Préface, *Mythologies*, Paris: Seuil, 1970.
- Bourges, Elimir, *Le Crépuscule des dieux*, ed. A. Lebois, Paris, 1954.
- Bourget, Paul, *Le Disciple*, Paris: Plon, 1901.
- Bronfen, Elisabeth, *Over Her Dead Body: Death, Femininity and the Aesthetic*, New York: Routledge, 1992.
- Carter, A. E., *The Idea of Decadence in French Literature (1830-1900)*, Toronto: UP Toronto, 1958.
- Dijkstra, Bram, *Idols of Perversity. Fantasies of Feminine Evil in Fin-de-Siècle Culture*, New York: Oxford UP, 1986.
- Ducout, Françoise, 'JonBenet: des parents si étranges ...', *Elle français*, 27 avril 1997, pp. 79-80.

Foucault, Michel, *Surveiller et punir: Naissance de la prison*, Paris: Gallimard, 1975.

Glick, Daniel, et Keene-Osborn, Sherry, "You'll Just Die Tired", *Newsweek*, 24 février 1997, p. 38.

Henoch, Dee, 'Les Dérives des Mini-Miss', *Elle français*, 27 avril 1997, p. 80.

Hilboldt Lise et Perez, Patricia, 'Reines de beauté à trois ans', *Marie-Claire français*, 27 février 1997, pp. 49-58.

Huysmans, Joris-Karl, *A rebours* [1884], Paris: Folio Gallimard, 1977.

Jordanova, Ludmilla, *Sexual Visions: Images of Gender in Science and Medicine between the Eighteenth and Twentieth Centuries*, Madison, Wisconsin: University of Wisconsin Press, 1989.

Kingcaid, Renée. A., *Neurosis and Narrative: The Decadent Short Fiction of Proust, Lorrain, and Rachilde*, Carbondale, Ill: Southern Illinois UP, 1992.

Lorrain, Jean, *Ellen*, Paris: Lafitte, 1911.

Miller, Nancy. K., 'The Exquisite Cadavers: Women in 18th Century Fiction', *Diacritics*, 5 (1975), pp. 37-43.

Peylet, Gérard, *Les Évasions manquées ou les illusions de l'artifice dans la littérature fin de siècle*, Genève-Paris: Slatkine, 1986.

-----, *La Littérature fin de siècle de 1884 à 1898: Entre décadentisme et modernité*, Paris: Vuibert, 1994.

Praz, Mario, *La Chair, la Mort et le Diable. Le romantisme noir*, Trad. Constance T. Pasquali, Paris: Denoël, 1967.

Ridge, G. R., *The Hero in French Decadent Literature*, Atlanta: University of Georgia Press, 1961.

Royant, Olivier, 'Meurtre de la Mini-Miss', *Paris Match*, 27 février 1997, pp. 86-89.

Schor, Naomi, *Breaking the Chain: Women, Theory, and French Realist Fiction*, New York: Columbia UP, 1985.

Thomalla, Ariane, *Die 'femme fragile'. Ein literarischer Frauentypus der Jahrhundertwende*, Düsseldorf: Bertelsmann PU, 1972.

Wolf, Naomi, *The Beauty Myth*, Toronto: Vintage Books, 1990.

Zola, Emile , *Les Rougon-Macquart. Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le Second Empire*, 5 vols, Paris: Pléiade Gallimard, 1960-67.

-----, *L'Assommoir* in *Les Rougon-Macquart*, ed. A. Lanoux et H. Mitterand, II (1960), pp. 370-796.